

HOMMAGE A MAX PAGES



Après la mort de notre corps, nous continuons à vivre dans l'esprit et le cœur de ceux que l'on a aimés et qui nous ont aimé.

Aussi, Max, vais-je continuer à te parler.

La première chose que tu m'as fait voir de toi, c'est le courage.

La première fois ou je t'ai vu, j'étais étudiant en licence de sociologie à la Sorbonne. Tu étais maître assistant responsable des travaux dirigés en psychosociologie. Tu expérimentais la non directivité dans la vie des grands groupes. Pour cela tu mettais pendant trois heures les 200 étudiants qui suivaient cet enseignement dans un amphithéâtre et, ayant annoncé que tu laisserais le grand groupe vivre spontanément ce qu'il avait à vivre, tu t'asseyais et tu restais en silence, prenant le temps en temps une note écrite. C'était l'époque qui précédait ce qui allait être 1968. Les étudiants de la Sorbonne étaient très politisés. Pendant ces trois heures les différents groupes se lançaient dans des débats extrêmement violents en paroles. Mais les menaces physiques étaient énoncées. Tu étais copieusement insulté : « intellectuel dont les préoccupations ignoraient les véritables problèmes de la lutte des classes sociales et des souffrances de la classe ouvrière. »

De temps en temps tu te levais, obtenais parfois le silence de l'arène hurlante, et tu communiquais ce que tu avais observé des organisations spontanées entre les sous-groupes. Souvent les rires, les quolibets suivaient tes interventions. Mais bien sûr, grâce à ces interventions, une partie de ces jeunes gens découvraient et apprenaient quelque chose sous le chaos apparent.

J'ai vu là aussi matériellement ce que j'ai aussi appris de toi au plan du travail intellectuel, et que j'ai continué à expérimenter avec toi et avec ceux avec qui nous travaillions : il faut expérimenter, regarder, écouter et ensuite réfléchir, réfléchir encore, réfléchir de manière tenace. Quitte pour cela à affronter ceux qui veulent s'en tenir à leurs savoirs préétablis, que ce soient les savoirs quotidiens ou les savoirs scientifiques dont tu as si bien montré dans *Trace ou sens* comment ils pouvaient devenir idéologiques.

C'est cette démarche difficile que tu as décrite dans *L'emprise de l'organisation* : faire table rase temporairement de ce que l'on croit savoir déjà, les explications théoriques déjà existantes, et observer, s'interroger, observer à plusieurs, discuter beaucoup discuter.

Il en fallait du courage non seulement pour apprendre physiquement cela à ces jeunes gens de la Sorbonne survoltés et sûrs de leurs croyances, mais aussi créer une telle expérience dans la vénérable Sorbonne et dans un enseignement dont le patron était le très intellectuel et très conservateur Raymond Aron.

Ce que tu faisais, ton moteur, c'était la passion du Savoir.

Pour cela, comme à la Sorbonne, tu avançais transversalement, bousculant les frontières intellectuelles, institutionnelles. Il en fallait de l'audace pour créer un groupe de recherches sur l'émotion réunissant des psychanalystes plus ou moins lacaniens, des médecins plus ou moins psychiatres, des psychothérapeutes de différentes écoles. Ce groupe de recherche dans le cadre de l'université Paris VII puis à la NFL, intitulé « groupe de recherche sur l'émotion » puis « groupe de recherche sur la psychothérapie complexe » a tenu trente ans autour de toi.

Ta passion du savoir était tellement forte qu'elle te permettait aussi de pouvoir bousculer même tes amis les plus chers réunis au troisième colloque de Spetses. Le dernier jour tu declares à l'assemblée plénière à tous ceux qui sont là, réunis sous la bannière de la psychosociologie, que la psychosociologie est morte et que seule la psychothérapie reste vivante. Je revois Claude Revault d'Allones suffocante encore dans l'avion de retour. Alors que vous aviez l'un pour l'autre affection et respect.

J'ai eu sans le vouloir la place spéciale d'être le dernier de tes étudiants à soutenir son doctorat. Sans ton insistance paternelle aurais-je consacré toutes mes vacances à l'ascèse de l'écriture alors que j'avais une vie de famille et une vie professionnelle de psychothérapeute qui me passionnait, et la création d'une école, ce que je n'aurais pas pu faire me disais-tu si j'avais engagé mon énergie dans les luttes intestines d'une carrière dans l'université.

Tout au long de ces années où nous nous réunissions régulièrement tous les deux ou trois mois avec ceux du groupe de recherches sur la psychothérapie, réunion qui se terminait par un déjeuner plein d'échanges amicaux, tu montrais que l'on peut être un grand intellectuel et un homme de cœur avec ses souffrances et ses bonheurs. Et ayant l'amour d'une femme qui t'aime et qui t'admire, toi Bernadette qui a veillé sur Max avec l'intelligence et le cœur auxquels je rends hommage.

Max, tes livres sont des phares importants pour les psys de ma génération qui croient à l'ouverture et à l'interdisciplinarité. Tes écrits concernent tous les domaines des sciences humaines. Ta rigueur dans le travail de penser est un modèle qui va au-delà du cercle de ceux qui t'ont connu personnellement. Et de ceux-là tu continues de vivre dans leur esprit et leur cœur.

Paris, le 25 mai 2018
Jean-Michel Fourcade